

Ateliers d'écriture

au Domaine départemental
de la Vallée-aux-Loups -
parc et maison de Chateaubriand

maison de Chateaubriand

Saison 2019-2020

Cycle « Une maison
pour des vies imaginaires »,
par Laurence Verdier,
artiste et auteure

En direct de
chez vous,
et désormais
chez vous !

**Ateliers d'écriture en
ligne : une première
pour la maison de
Chateaubriand**

N° 1

**Vendredi 3 avril 2020, 14h30-17h
Atelier en direct par courriel**

En raison du
confinement, la maison
de Chateaubriand n'a pu
tenir le 14 mars dernier
les deux séances
d'ateliers d'écriture
conçus et animés par
Laurence Verdier.

**Ces séances ont été
remplacées par deux
ateliers d'écriture
en ligne : l'un par
courriel, et l'autre par
visioconférence.**

Retrouvez dans
cette publication
exceptionnelle
quelques-uns des
textes écrits par les
participants qui ont
accepté de les partager
avec vous !

**Thème :
« Une sœur »**



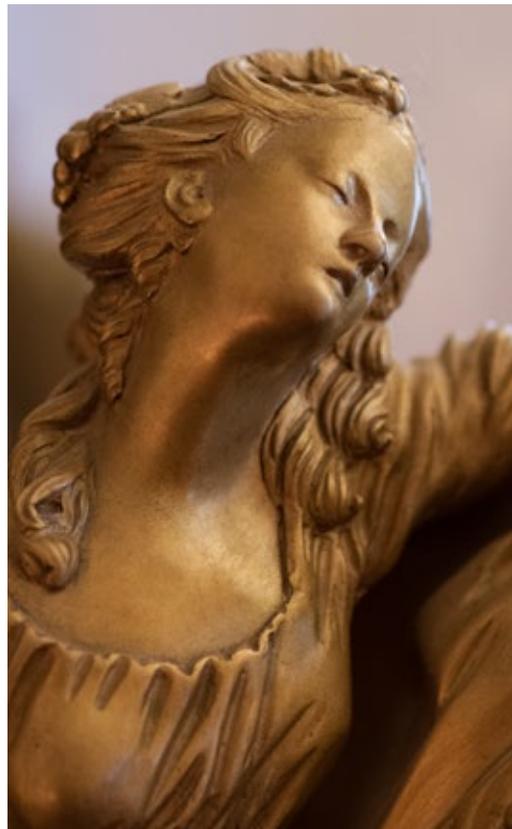
S'imaginer une sœur. La vraie, celle
de son voisin, celle de sa concierge,
son double. Trouver dans la maison de
Chateaubriand des indices pour la faire
survir. Cette statue qu'elle aime tant.
Ce siège sur lequel elle rêve. Convoquer
l'enfance, les rires et les jeux. Installer
le tout sur une balançoire et laisser
l'histoire se construire, d'avant en
arrière.

1 - Rêverie

14h00

Imaginée et conduite en direct par courriel par Laurence Verdier, la séance commence avec l'évocation audio de Lucile de Chateaubriand, la sœur aînée de François-René, née en 1764. Lucile. Cheveux noirs de mélancolie. Ne sourit pas, se tait, ne pose pas de questions. Habite le silence du père et de la mère. Dans le jardin, un chêne sait regarder le cœur de cette petite fille pareille à un champ de fleurs sauvages.

Avec elle, on s'en va visiter un endroit qui rappelle l'enfance. Un endroit imaginaire ou tiré de ses souvenirs. Lucile ne dit rien mais est curieuse des objets, odeurs, détails, anecdotes.



14h30

Chaque participant envoie son texte racontant cette visite avec Lucile...

■ Françoise, nous avons été si complices à Montjézieu, en Lozère. Comme nous l'aimions la maison de Tonton et Tata, toute de guingois, au plafond bas, dont les lattes disjointes laissaient filtrer la poussière du grenier, et le piétinement précipité des souris.

Te rappelles-tu les épaisses tranches de pain largement découpées dans la miche, que nous avalions gloutonnement, pour nous échapper plus vite encore, comme deux oiseaux échappés de leur volière ?

Car dehors, c'était le paradis, la liberté.

Nous avons gravi la pente pierreuse du Mont Pinès, dont le cratère se cherche parmi les genévriers et les broussailles. Nous avons ri de l'orage qui éclate soudain,

gamines insouciantes du danger des orages montagnards, et nous avons échoué à la ferme, trempées, les sandales ploc ploc, enveloppées dans les couvertures rugueuses de Julia, la fermière, pelotonnées devant le grand âtre.

Françoise, nous nous sommes jetées depuis le grenier de l'étable dans la montagne de foin posée là après la fenaison.

Les mille jeux et bêtises, nous les avons faits ensemble.

Alors, pourquoi ai-je rêvé de toi, Lucile, comme seconde grande sœur ? C'est vrai j'avais une grande sœur, mais toi, Lucile, tu serais née entendante.

Claude F.

■ Lucile, regarde par où tu peux passer... Faufile-toi par là.

Bien sûr, tu me fais penser à Alice au pays des merveilles. Aussi brune, silencieuse et solitaire qu'elle. Tu es ma Lucile au pays des merveilles.

Je suis très heureuse de te faire partager ce souvenir. Il est si ancien qu'il me paraît venir d'une autre vie, mais il suffit de tirer un fil pour que la mémoire revienne. Te voir près de moi, me permet d'y repenser et c'est très joyeux. Ici, c'est une maison dans laquelle j'ai été gaie, heureuse, comme une parenthèse. Ici, j'ai appris que j'allais recevoir un vélo pour mon anniversaire, cadeau ô combien attendu. Ma mère avait pris soin de m'envoyer une carte de « bon anniversaire » et Marc avait dessiné un petit vélo au milieu d'un fatras qui ressemblait à l'album de Charlie. Mais j'avais déniché assez facilement le gribouillis qui représentait la bicyclette et j'étais folle de joie ! Heureuse perspective de rentrer à Paris en m'imaginant dévalant les côtes, cheveux au vent et vibrant, exaltée, grisée par la vitesse !

Ici, j'étais venue par ruse. J'avais fait un gros mensonge (que je croyais gros et surtout indétectable par ma mère) pour pouvoir aller chez son amie, que je considérais comme ma deuxième maman et que j'adorais. Elle devait m'inviter sans le dire à ma mère, pensant sans doute que celle-ci ne serait pas d'accord. J'avais fait promettre à Claudine le secret le plus absolu et je n'ai jamais su si elle a tenu parole. Mais je m'en étais remise à elle et c'est la première fois, grâce à ce secret partagé, ce pacte de confiance, que je me considérais l'égale des adultes.

Pascale

■ Lucile, viens, approche n'aie pas peur... ici ce n'est que douceur et tranquillité. Donne-moi ta main, regarde, lève les yeux vers les carreaux longilignes de la véranda qui laissent filtrer la lumière blanche du soleil.

Cette belle lumière qui mystérieusement t'enveloppe et te remplit dans le calme de la maison. Je vois que tu souris, tu regardes la chatte au pelage gris soyeux et aux prunelles d'or. Elle partage la même sérénité que nous, la même confiance, lovée sur son coussin en rond, cercle d'infini posé à même les carreaux de faïence bleue.

Mais d'autres trésors nous attendent dans la maison.

Suis-moi.

Sylvie Simon

■ Si je devais amener Lucile dans la maison de mon enfance ce serait celle de ma grand-mère en pleine campagne auvergnate, ancien moulin à eau car mon grand-père et mon père étaient meuniers, je lui ferais visiter cette grande maison familiale où les grands-parents et parents vivaient ensemble, cette maison sur trois étages, entourée d'une écurie, car il y avait bien sûr un élevage d'animaux, hangar, remise, tout ce que l'on peut trouver dans une ferme habituellement avec les animaux, terrain pour qu'ils puissent brouter, etc., et un petit ruisseau qui alimentait le moulin, le cadre est bucolique ; entouré de forêts et de petites montagnes, sans voisin, seulement une route qui passait près du ruisseau et nous emmenait à la ville, à la civilisation, j'ai passé toutes mes vacances dans ce lieu avec bons et mauvais souvenirs, et un sentiment d'extrême Liberté.

L.



■ Je la pris doucement par la main. Pour ne pas la brusquer. Lucile avait élu domicile sous le cœur silencieux du grand chêne. Un abri de tendresse, un abri d'amour comme seuls les arbres peuvent le faire.

Partons Lucile au-dessus des nuages. Je n'ai pas de maison d'enfance, pas de grands parents à m'attendre sur le seuil d'une jolie chaumière accueillante.

Ma maison à moi est faite de toile orangée et à l'armature métallique. Des sardines la maintiennent debout. Je te vois sourire Lucile. Oui quel drôle de nom pour des piquets.

Nous mangeons dehors comme si la nature nous appartenait. Nous dormons les uns à côté des autres. Nouveaux nomades à côté de leurs

chevaux de fer et d'acier. Tout y est si petit et confiné mais regarde comme nous sommes libres.

C'est l'été qui nous sourit avec ses fourmis qui s'invitent à notre table, les abeilles qui s'égarer dans notre chambre. C'est la chauve-souris qui se lève chaque soir dans le ciel qui s'étoile peu à peu.

Une existence de bohème les pieds nus dans l'herbe mouillée du petit matin, de la fraîcheur du soir qui tombe de la chaleur d'un mois d'août écrasant.

Viens Lucile je te montrerai les plaisirs qui emplissent le cœur pour toute une vie.

Carmen Ferchault

■ Écoute Lucile, ferme tes grands yeux noirs, papillons aux ailes de nuit, trop grandes et trop fragiles, soyeuses et monstrueuses de beauté. Tu entends le vent qui souffle, qui halète entre les branches du vieux chêne, au fond de la forêt ? C'est tout près, là, écoute.

Écoute Lucile, écoute sa plainte lancinante portée par des messagers volatiles et invisibles à nos yeux aveugles. Écoute car tu ne vois rien. Nous ne voyons rien. Et pourtant nous croyons savoir.

Le chêne vénérable en connaît des histoires, plus que tu ne saurais en écouter. Des histoires douces, des histoires amères, sucrées comme le nectar des fleurs que butinent les abeilles ou empoisonnées comme ces baies aux couleurs vibrantes que les bêtes, sages, dédaignent.

Celle que nous allons partager nous fait voyager dans une maisonnette nichée dans les bois, dans un écrin de mousse et de feuillages. Je l'ai cherchée cent fois sans jamais la trouver. J'ai arpenté les sentiers, je me suis griffée aux ronces, j'ai bravé les créatures terribles tapies tout au fond de mon esprit. Et quand j'ai cessé de chercher et de vouloir, de violer son territoire, elle m'est apparue.

Nous sommes à l'intérieur, toutes les deux. Sens-tu comme ma main réchauffe la tienne ? « Comment sommes-nous rentrées, pourrons-nous ressortir, est-ce que j'avais la clef, avons-nous été invitées ? » Tu me presses de questions auxquelles les réponses se dérobent. Effleure les murs de tes doigts graciles, éprouve leur texture. Tu pourras y revenir quand tu l'auras décidé.

Pourquoi avoir ouvert les yeux, Lucile ? Pourquoi ne pas m'avoir fait confiance ? À moi, le chêne, ton confident, à moi, le vent qui te caresse et boit tes larmes quand elles menacent de te noyer, à moi la maison des bois qui accueille ta détresse ? Effarée, désorientée, tu grelottes entre les murs lézardés. Point de toit pour t'abriter. Point de feu pour te réchauffer dans l'âtre mort. Point de présences humaines pour te rassurer. Devant ta petite tombe glacée, tu n'es plus qu'évanescence. Ta voix veut se frayer un chemin, lutte pour retourner, se perd. Sauras-tu la retrouver ?

Anne-Cécile Lecompte

2 - Histoires vraies

14h30

Laurence Verdier donne à lire aux participants un extrait du livre de l'artiste Sophie Calle, Histoire vraie, qui, à partir d'objet, raconte de courtes histoires qui ont l'air, grâce à son style et à la précision des anecdotes, vraies.

À partir d'une sélection d'images de la Maison de Chateaubriand, chaque participant imagine à son tour une « histoire vraie » sur l'enfance de Lucile. C'est Lucile qui raconte.





■ J'aime le petit sac brodé par grand-mère.

J'aime son velours grenat si profond tel un rubis précieux qui n'existerait que pour moi seule. C'est mon sac à trésor celui que je cache une fois rentrée à la maison. Nul n'a le droit de le voir nul n'a le droit de l'approcher. Moins encore François-René petit frère pourtant adoré. Mais plus encore mes parents. Ce petit sac c'est mon coffre aux trésors et aux mille et une merveilles.

J'y mets la plume bleue du geai, la première feuille de l'automne, le dernier gland disputé à l'écureuil.

J'y mets la douce mousse où je me couche les jours de chagrins. Les orties piquantes qui me brûlent les soirs de colère. J'y mets le cœur de la nature. J'enferme mon esprit pour n'en faire qu'une seule entité. Moi et elle unies par un pacte scellé sous le regard bienveillant du grand chêne.

Carmen Ferchault

■ Quand je reviens ici à Saint-Malo, que je contemple la mer du haut des remparts ou que je descends sur la plage, je me souviens de nos escapades, mon amie Adélaïde et moi.

L'été c'était bien : nous étions libérées des contraintes climatiques et scolaires, nos parents nous laissaient enfin libres de vaquer où nous voulions, Adélaïde et moi. Nous nous racontions nos secrets lors de nos promenades le long de la plage. Parvient encore à mes narines l'odeur du varech et des embruns. Je sens encore l'exquise brûlure du sable sous nos pieds nus ou notre aveuglement quand nous voulions à tout prix regarder l'astre solaire en face.

Et puis arrivait soudain mon frère qui nous suivait malgré mes protestations véhémentes...

Qui aurait pu imaginer qu'il se procurerait dans cette même baie ce splendide escalier de navire !



Sylvie Simon



■ Quand je vois ce parc cela me fait penser à l'espace, nous courions dans les champs, nous criions, je devais garder les moutons de ma grand-mère je n'aimais pas cela je n'ai jamais été très proche des animaux et ils me le rendaient bien, je disais à mon frère : vas-y toi tu n'as pas peur, ma grand-mère me forçait je me suis rebellé et je lui ai dit : « tu n'as qu'à les vendre

tes moutons », j'ignorais alors comment je l'avais blessée à l'époque mais une paire de gifles me le fit comprendre.

Donc oui à l'espace mais pas avec les animaux.

I.

■ Je montais et descendais les escaliers toujours de la même façon : je montais par la droite, et descendais par la gauche. Il m'était impossible de faire autrement, comme lorsqu'on doit poser son pied sur les pavés en marchant, mais ô grand jamais sur la jointure, toujours sur la partie pleine. Il fallait bien sûr que cette manie ne soit pas découverte, sinon...

Te souviens-tu comme tu étais toujours à mes basques, à me suivre partout où j'allais ? J'avais beau protester, tu restais collé à mes jupons.

Ce jour-là, tu étais déjà dans l'escalier, pour une fois devant moi et non derrière. L'escalier de droite bien sûr. Père m'avait demandé d'aller lui chercher un livre et je devais donc emprunter l'escalier.

Avais-tu remarqué mon manège ? Toujours est-il que tu me barrais le passage, tu ne voulais pas bouger, et moi, je ne voulais pas monter. Plus exactement, je ne le pouvais pas. Je ne pouvais pas me résoudre à enfreindre ma loi. Je m'approchai de toi, te demandant brutalement de me laisser passer, puis gentiment, puis en recourant au chantage. Et toi, tu me répondis : « tu n'as qu'à passer par l'autre escalier ! » d'un air narquois ou innocent (je ne sais pas quel qualificatif s'applique dans le cas présent). Je rebroussai chemin et annonçai à notre père que je n'avais pas trouvé son livre.



Pascale



■ Claude : François-René, tu m'entends ? Viens jouer à la balançoire accrochée au grand cerisier. On joue à qui-va-le-plus-haut ? Celui qui attrape la cerise a gagné.

François-René : Attends, je suis occupé.

Claude : Allez, faisons un gâteau pour faire la surprise à maman quand elle rentrera du travail.

François-René : Plus tard.

Claude : Enfin, descendons faire du vélo, à bride abattue, avec des dérapages secs, jusqu'à plus souffler.

François-René : Pas tout de suite.

Claude : Mais enfin François-René, qu'est-ce qui t'occupe tant ?

François-René : J'écris sur mon pupitre à la lyre...

Claude F.

■ J'ai toujours convoité cette minuscule clef ouvragée. Notre mère la portait toujours avec elle, pas attachée à un vulgaire trousseau domestique, non, contre son cœur, dans un repli de sa robe. J'échafaudais mille stratégies plus folles les unes que les autres pour détourner son attention. J'imaginai mille caresses pour me lover contre elle et m'approprier l'objet tant désiré. Mais je ne mettais jamais mes plans à exécution.

Dans le fond, ce que je préférais, c'était encore dresser la liste de tout ce qu'elle aurait bien pu ouvrir : une pièce secrète dans laquelle disparaissaient des cadavres sanguinolents (j'avais découvert par l'entremise de la bonne le conte de Barbe-Bleue), un cabinet recelant des toilettes exquis pour quelques bals féériques ou encore un coffre à bijoux dans lequel fouiller, enfouir mon visage avant d'y puiser un trésor dont me parer...

Mon petit frère avait bien su capter mes regards envieux, il était d'une acuité redoutable pour un si jeune enfant, rien ne semblait lui échapper. Pour combler mes désirs, il déroba un jour la fameuse petite clé et me l'offrit. Entre lui et moi, un pacte venait de se sceller.

Anne-Cécile Lecompte



3 - Un frère pour une sœur

14h50

« Mon ami, je ne garde sur terre de sûr asile que ton cœur ; je suis étrangère et inconnue pour tout le reste », écrit Lucile de Chateaubriand à son frère.

Dans l'austère château de leur enfance, frère et sœur s'inventent un monde à eux, tissant un lien singulier, créant leurs propres jeux.

À partir de cet amour, et d'autres exemples de relations frère-sœur dans la littérature, laisser de nouveau la parole à Lucile pour dire ce lien, bercé par la musique d'À la claire fontaine ou d'autres mélodies enfantines.



15h40

Fin de ce 3^e temps d'écriture. Chacun envoie son texte par courrier électronique.

■ La maison avait les volets clos. L'après-midi brûlait tout ce qui vivait. Chacun tentait de passer le temps par une sieste qui calmerait également la faim qui tenaillait les ventres creux. Seule debout contre la fenêtre de la cuisine Lucile venait de prendre une terrible décision. Elle avait discrètement préparé un mince bagage. Juste l'essentiel. Ne pas s'encombrer de choses inutiles trop lourdes à porter trop lourdes à supporter. Elle s'empara de toutes les photographies qu'elle trouva pour garder un souvenir vivant de ceux qu'elle aimait. Surtout celles de François-René petit frère adoré et dont l'admiration lui emplissait le cœur. Dans le silence de l'été elle sortit sans se retourner. Le maquis sera son refuge son terrain de chasse. La bataille sera rude cruelle sanglante. Mais la liberté a un prix.

Celui de vies que l'on sacrifie pour que d'autres puissent vivre la leur.
Des larmes roulèrent sur ses joues de jeune fille. La chaleur les sécha. N'en resta qu'un goût de sel sur sa peau hâlée.
Au loin elle entendit les cris de son frère cherchant sa sœur disparue.
Elle resta sourde à sa douleur. Son devoir en passait par là. Abandonner les siens pour en sauver d'autres.
Sous le grand chêne qu'elle aimait tant elle laissa le petit sac de sa grand-mère. Mon cœur sous le chêne, se dit-elle. Ils auront toujours un souvenir en cas de malheur.
Lucile savait qu'elle pouvait partir sans la certitude de revenir. Savoir que François-René serait peut-être libre du joug de l'oppression suffisait à son bonheur du présent.
Bientôt la maison ne fut plus qu'un point noir derrière elle.
Le pas était franchi Lucile entra en résistance.

Carmen Ferchault

■ « J'ai trouvé l'eau si belle que je m'y suis baignée » : si on allait faire trempette ? Viens, allons demander à Gertrude de nous sortir le baquet, il fait si beau, l'eau chauffera au soleil et en attendant, nous raconterons la vie à Chérubin et Victor. Ils n'auront d'autre choix que de nous écouter puisque ce sont nos confidents dévoués.

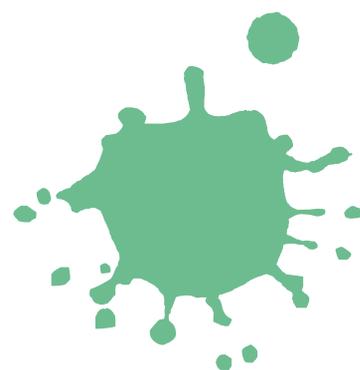
Va mettre ton costume de bain, je vais voir Gertrude pour la prier de disposer le baquet à l'abri des regards. Je ne veux pas que le reste de la bande nous envahisse, il faut rester discret. Il n'y a qu'avec toi que je me sens bien, que je me sens moi-même. Te souviens-tu lorsque tu étais plus petit, tu voulais te marier avec moi ? Il est de coutume que ce soit avec sa maman que le petit garçon souhaite se marier, mais toi, tu rêvais que ce soit avec moi. Cela avait fait sourire Père, d'ordinaire pourtant si ombrageux. Cela ne se peut pas, mais nous pouvons nous promettre de ne jamais nous séparer, qu'en dis-tu ?

Ah, te voilà ! Écoute le rossignol, il est sorti de la chanson pour venir nous tenir compagnie. L'eau est fraîche encore, regarde, j'ai « emprunté » à la cuisine ces petites pommes. Installons-nous à l'ombre du grand cèdre et savourons notre festin. J'aurais bien aimé prendre de la pâte de coing que tu aimes tant, mais Justine veillait

au grain ! Elle a bien vu que je tournicotais autour de ses fourneaux et elle m'a chassée. Tu sais qu'elle n'aime pas que je chipe de la nourriture. Mais j'ai quand même réussi à emporter quelques biscuits. Une visite a détourné son attention juste au moment propice. Je te laisse deviner de qui il s'agit... Moi, je ne me marierai jamais, nous resterons tous les deux, tu seras toujours mon frère chéri et moi ta sœur adorante... Comme nous n'aurons pas d'enfants, nous accueillerons (peut-être) nos futurs neveux et nièces, mais ce n'est pas sûr. Nous verrons si nos occupations nous en laissent le temps. Toi, tu es promis à un grand avenir, tu feras de grandes choses, et moi, je te soutiendrai, je t'encouragerai, tu n'auras à te préoccuper de rien, je t'aplanirai le terrain et tu seras obligé de réussir. N'est-ce pas Chérubin et Victor, qu'il sera un grand homme, mon petit frère ?

Viens, l'eau est à point à présent, sautons nous rafraîchir !

Pascale



■ Je me souviens quand tu es né, petit frère. J'avais hâte d'être ta seconde maman. Je t'ai bercé pendant tes peurs, j'ai séché tes larmes chagrénées. J'ai couru avec toi dans les sous-bois, jusqu'à la fontaine, où tu attrapais des têtards. Jamais je n'oublierai. Je t'ai chanté des chansons : Fais dodo colin mon p'tit frère, Il court, il court le furet, À la claire fontaine... Je t'ai lu des histoires. Mais tu étais insatisfait. Tu nous voyais tous lire. Alors quand tu as eu cinq ans, toi aussi tu as voulu lire. Patiemment, tu as recopié les ritournelles, mot après mot, jour après jour. Non jamais je n'oublierai les pâtés d'encre que tu laissais sur le papier, ni ton visage recueilli, la petite pointe rose de ta langue tendue entre tes lèvres entrouvertes. Et je t'ai vu partir à l'internat auquel notre père te destinait. J'ai pleuré toutes mes larmes. Désormais, nous ne nous retrouvions qu'aux vacances. Si nous continuions nos errances dans le parc, j'ai compris que tu m'échappais. Ton livre s'intercalait toujours entre toi et moi au point que j'en fus jalouse. C'est alors que tu as commencé à écrire, et j'ai compris que pour te retrouver, il me fallait moi aussi me lancer.

J'ai choisi la poésie, pour laquelle tu me reconnaissais un talent.

J'ai senti vibrer en moi les papillons de la création, les émois retenus aux alexandrins apparus.

Comme je t'en suis reconnaissante. Jamais je ne l'oublierai.

Vois-tu, je ne t'ai jamais oublié Petit Frère, moi qui n'ai jamais pu trouver un homme qui surpasse nos complicités et nos bonheurs partagés.

Claude F.

■ Cher François-René,

Quel chemin parcouru depuis le jour de ta naissance... je n'étais pas très contente de voir nos parents accaparés par cet amas de langes vagissant... Et puis les choses changèrent.

Très tôt tu t'es mis à parler. Tes discours m'étonnaient et m'amusaient ! Ton regard extrêmement vif et perçant me fascinait. Tu t'intéressais à tout et je trouvais finalement en toi un compagnon de jeux largement à la hauteur de mes attentes.

À six ans tes raisonnements déjà très élaborés ne cessaient de me surprendre.

Et puis c'était rassurant le soir venu, de se serrer l'un contre l'autre dans le recoin d'une tourelle du sinistre château de Combourg. À deux nous pouvions conjurer nos angoisses. Je te voyais pourfendre de ton épée imaginaire les ombres maléfiques... tu me protégeais ! Comme je t'aimais alors...



Je souffrais d'autant plus quand plus tard nous devions être séparés. Toi dans ton internat et moi dans ma pension de jeunes filles où je m'ennuyais ferme. Je regrettais la liberté de nos jeux souvent bien masculins.

Mais heureusement nous ne cessions de nous écrire de nous raconter nos expériences nos réflexions nos émotions. Nous étions déjà à l'époque une seule et même âme...

Sylvie Simon

■ Quand nous étions enfants, nous étions tout l'un pour l'autre, t'en souviens-tu, toi si sérieux - si triste ? - aujourd'hui ? Toi, âme solitaire, perdu dans ton imaginaire, errant dans le parc immense comme un poussin égaré... Moi, tantôt gaie tantôt mélancolique, à te guetter, à forcer la muraille de ta chambre à la recherche désespérée d'un compagnon de jeu...

Dans le silence assourdissant de cette grande maison froide, peuplée de fantômes plus vivants que tous autour de nous ne semblaient l'être, nous tenions bon, carrés l'un contre l'autre. Nos corps solides, nos caractères affirmés.

Plus tard, je me souviens de l'errance de l'adolescence. Nous nous décalions l'un de l'autre imperceptiblement. Nous perdions nos repères, notre fragile équilibre à reconquérir sans cesse. Quelle lutte pour exister l'un sans l'autre, l'un à côté de l'autre, l'un malgré l'autre ! Tu t'enfouissais dans tes livres, toujours plus profondément. Tu refusais même de t'en séparer pour venir à table, nous jetant ton mépris au visage. La rage paternelle. Les coups de sang. Les disputes, les brimades, les mots tranchants. Seuls ceux des livres semblaient trouver grâce à tes yeux.

Puis j'ai quitté la maison paternelle, nous avons appris à nous écrire comme nous n'avions jamais su nous parler. Tu étais loin de moi et pourtant si proche de mon cœur. Celui-ci semblait se flétrir, se recroqueviller sur lui-même comme une plante assoiffée. Privée d'une terre ferme dans laquelle planter ses racines. Privée de la lumière dans laquelle puiser la force de s'ériger. Personne ne pouvait me comprendre comme toi d'un seul regard échangé. Personne ne savait les mystères sacrés de l'enfance.

Plus tard, nos chemins ont parfois divergé. Jusqu'à ce jour où notre père nous a quittés. Combien tu m'en as voulu de ne pas t'épauler ! Comme tu as été dur et cinglant... Je me suis sentie giflée, rouée de coups. La rupture était consommée. Plus rien à ajouter, je ne voulais plus. Plus de mots, plus de haine, plus de douleur.

L'orage est passé. Je te sais dans ton bureau face à l'océan, je t'imagine à ta fenêtre, contemplant le port à tes pieds. Insaisissable et pourtant ancré comme un rocher. Autour de toi, tes objets préférés : tes livres, tes cartes maritimes, des souvenirs que tu te refuses à partager. Se superpose à cette image celle d'un enfant blond et bouclé, de grand yeux sombres ourlés de longs cils bruns, une petite créature à protéger. J'aimerais avoir cette impossible certitude que quelqu'un s'en charge aujourd'hui. Je n'ose poser la question, intimidée.

La fraternité est une chose bien étrange : si proches et pourtant si différents. Comme un miroir qui nous déforme, distend le temps et l'espace, et fragmente notre propre identité. Ta voix comme l'écho de la mienne qui résonne (raisonne ?).

Anne-Cécile Lecompte

15h45

L'atelier se termine. Laurence Verdier envoie à tous les participants l'ensemble des textes écrits. L'on découvre alors seulement dans quels chemins d'écriture chacun s'est engagé en cet après-midi d'avril avec Lucile. Vient le moment des échanges sur les textes... toujours par courriel interposé.

Rendez-vous au prochain atelier !



Les réactions des participants

Carmen :

« Merci à chacun de vos jolis mots et de faire partager vos univers si différents et si riches.

Merci de tout cœur pour tout. C'est si important surtout en ce moment.

Au plaisir de nous retrouver dans cette belle bibliothèque. »

Anne-Cécile :

« Merci à toutes. À bientôt et bonne fin de journée. »

Claude :

« Mille mercis pour cette sublime aventure de liberté.

Il nous en reste le souvenir, maintenant que nous sommes rentrées chez nous.

Bonne continuation. »

Sylvie :

« Étrange et étonnant de vous lire dans cette configuration nouvelle !!

Merci à notre animatrice.

Prenez bien soin de vous... »

Pascale :

« Merci à Laurence et Olivia d'avoir eu cette belle idée et pu la mettre en forme. Excellente initiative !

Je pense personnellement que cette contrainte n'a sûrement pas donné le même résultat que si nous avions été dans les conditions habituelles. Peut-être que cela donne une parole plus libre, ou différente en tout cas. J'ai beaucoup aimé !

Prenez soin de vous et à bientôt ! Merci pour tout. »

**Prochaine publication : les textes écrits lors de
l'atelier en visioconférence du samedi 4 avril...**

Ateliers d'écriture conçus et animés par Laurence Verdier

Conception et réalisation du recueil : Maison de Chateaubriand

Photographies : CD92/Vincent Lefebvre, Olivier Ravoire, Maison de Chateaubriand • Studio Sébert

Éléments d'illustrations vectorielles : freepik.com (design : Freepik et Macrovector)

Maison de Chateaubriand

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups - parc et maison de Chateaubriand

87, rue de Chateaubriand
92290 Châtenay-Malabry

Accès : RER B Robinson, bus RATP 179, 194, 195, 294

01 55 52 13 00
reservations-chateaubriand@hauts-de-seine.fr

vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr
facebook.com/Valleeauxlous.Chateaubriand
twitter.com/ChateaubriandVL
instagram.com/valleeauxlous

#Culturecheznous

ISBN : 979-10-93187-23-5
Dépôt légal : mai 2020

